

L’Enfant de l’autre

Noré Brunel

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

ROMAN SENTIMENTAL

PAR PAUL MARAUDY

— Qu'as-tu ? demanda Germaine à son mari qui n'avait pas desserré les dents depuis qu'ils s'étaient mis à table.

— Un peu de migraine, répondit Jean Ricard en baissant les yeux.

La salle à manger où ruisselait la lumière, riche d'un ameublement somptueux, décorée de toiles magnifiques, ornée de fleurs qui embaumaient, était cependant d'une tristesse qui, chaque soir, gagnait l'âme de Germaine.

C'était trop grand pour eux deux. C'était trop luxueux pour elle. Elle aurait préféré — et de combien ! — une pièce étroite, une cuisine, même, mais qui aurait été remplie d'enfants. Mais Jean Ricard, riche industriel, tenait à manger dans ce décor, habitué à se bien traiter, à vivre dans l'opulence, à jouir de tout ce qu'il lui était possible de s'offrir.

Cette salle à manger avait vu se dresser de grandes et bruyantes tablées où s'étaient assis des financiers puissants, des hommes politiques célèbres, et, aussi, des femmes en renom. Germaine en avait fait les honneurs en femme avertie, en maîtresse de maison dont chacun se plaisait à vanter les qualités. Elle y avait reçu de nombreux hommages comme elle en avait reçu dans son salon, qui était l'un des mieux fréquentés de Versailles.

D'autres qu'elles eussent été pleinement heureuses. Elle ne l'était vraiment que lorsque son mari lui consacrait quelques minutes dans son petit boudoir où elle se tenait une grande partie du temps que lui laissaient ses obligations mondaines.

Mais c'était si rare ! Quatre ou cinq fois par semaine, elle devait manger seule et souvent elle se couchait avant l'arrivée de Jean que ses affaires retenaient à Paris ou en province. Elle ne savait pas quand il rentrait, Jean ayant accoutumé de gagner sa propre chambre sans passer par celle de sa femme les soirs où il était retenu assez tard.

Germaine ne s'en plaignait pas. Elle savait que les affaires ont de telles exigences et quand elle était devenue M Ricard, son jeune mari l'avait prévenue loyalement. Rien, cependant, ne l'empêchait d'éprouver une amertume chaque fois que, vers l'heure du dîner, un coup de téléphone de Jean l'appelait pour l'informer d'un accroc.

— Allô ! C'est toi, ma chérie ? Ne m'attends pas. Une affaire à traiter…

Alors elle se réfugiait dans la cuisine, se faisait aménager un coin et mangeait là, dans la compagnie de la cuisinière, de la bonne et de la femme de chambre qui l'aimaient beaucoup pour sa simplicité et sa bonté, Ainsi évitait-elle la solitude qui lui était si lourde à supporter,

Souvent on lui avait demandé :

— Mais pourquoi n'accompagnez-vous pas votre mari ?

— Parce que, répondait-elle, les femmes doivent le moins possible se mêler aux affaires quand elles n'y sont point obligées et

aussi parce que j'aime tellement mon chez moi !

Il manquait pourtant quelque chose à son chez elle. Quelque chose ? Il manquait toute la raison d'être de la femme : des gosses tapageurs, espiègles et doux. Le destin n'avait pas daigné satisfaire son besoin de maternité, Et c'était peut-être là la raison profonde de cette sorte de mélancolie à fleur d'âme qui la tenait pour ainsi dire captive aux rives trop opulentes de la demeure que lui avait donnée son mari.

⁂

Après un long moment de silence, elle dit :

— Veux-tu que je sonne pour qu'on t'apporte un cachet ?

— Non, merci, dit-il. Cela passera bien tout seul, va.

Sa voix était douloureuse et comme mouillée de sanglots.

— Tu travailles trop, remarqua Germaine, C'est, en dix jours, le quatrième repas que nous prenons ensemble.

— Tu les comptes ? demanda-t-il en levant sur elle ses regards qu'il rabaissa aussitôt.

— Hélas ! Et je t'assure qu'une enfant qui va tout juste à l'école y parviendrait. Ils sont si rares !

— Tu savais cependant bien ce qui t'attendait ? Tu savais que je t'offrais autre chose qu'une vie de petite bourgeoise toute pleine d'habitudes et rabougrie…

— Je ne me plains pas, repartit Germaine assez vivement. Et ce n'est pas à moi que je songe. C'est à toi. Cette vie trépidante, ces

dîners que tu dois offrir ou accepter, tout cela ne va pas sans fatigues et nous ne sommes plus très jeunes, tu sais !

— Oh ! Je suis solide, s'écria-t-il.

Et, une fois encore, il leva la tête. Alors il sembla à Germaine qu'il y avait dans les yeux de Jean des larmes toutes prêtes à couler.

Elle se leva, vint vers lui et, lui prenant le visage dans les deux mains, elle l'obligea à la regarder bien en face. Les pleurs se détachèrent des paupières.

— Qu'as-tu, mais qu'as-tu donc ? s'écria-t-elle angoissée. Les affaires qui ne vont pas ? La bourse qui ?... Qu'importe ! Qu'importent toutes les calamités si tu n'es pas malade !

Elle avait eu un tel élan, ses mots avaient été si frémissants qu'il ne put pas garder davantage son secret, qu'il ne put pas dissimuler sa honte. Il se leva à son tour, prit le bras de sa femme et l'entraînant :

— Viens, dit-il. J'ai une confidence, j'ai un lourd aveu à te faire. Pas ici, Dans ton boudoir si tu veux m'y recevoir.

Elle était devenue toute pâle. Comprenait-elle ? Elle pressentait la vérité, mais son cœur battait si follement que son esprit ne pouvait point encore s'appesantir sur la douloureuse pensée.

Lorsqu'ils furent dans la petite pièce où régnaient les parfums si subtils qui étaient chers à Germaine, il se laissa lourdement tomber sur un divan et, un moment, il demeura courbé, plié en deux, le visage dans ses deux mains ouvertes, les coudes sur les genoux.

Ce fut Germaine qui parla la première. Défaillante, elle demanda :

— C'est donc bien difficile, ce que tu as à me dire ?

Il fit « oui » de la tête et il demeura silencieux. Elle demanda :

— Une femme ?

Il fit encore « oui ».

— Eh bien ! parle ! supplia-t-elle. Maintenant, ne redoute plus rien. Le coup est donné et je résiste.

— Tu es un ange, murmura-t-il.

— Mais non ! Si j'étais un ange tu ne m'aurais pas oubliée. Tu ne serais pas allé en chercher une autre. À moins que vous désiriez des démons, les hommes ?

— Celle-là n'en était pas un, je t'assure. Tu la connais : Josette Garde.

— La chanteuse ?

— Oui.

— Je l'ai reçue à notre table et elle m'a appelée une fois son amie ! Quelle saleté !

— Mais non ! C'est… c'est peut-être naturel. Un désir qui passe ; un plaisir qu'on cueille. Ça n'empêche pas d'aimer profondément son foyer, d'avoir sa femme dans son cœur, surtout quand on a une femme comme toi, Germaine.

— Tellement bête, tellement aveugle !

— Non !

— Ne nous attardons pas aux sentiments. Elle t'a lâché et tu voudrais peut-être que j'intervienne auprès d'elle pour qu'elle ?…

— Oh ! je l'en supplie, s'écria-t-il. Pas de persiflage ! Tu es trop bonne… Josette Garde va mourir.

Germaine pâlit et elle eut au cœur une oppression inexprimable. Pitié ? Elle n'eut su préciser.

— Que veux-tu que je fasse ? demanda-t-elle enfin.

— Simplement me laisser pleurer.

— Tu l'aimais beaucoup ? Tu l'aimais plus que moi ?

— Ce n'était pas la même chose, dit-il.

— C'était mieux ?

— Laisse-moi souffrir, veux-tu ?

Alors Germaine se leva et disparut, Une infinité de sentiments confus l'agitaient. Elle éprouvait une grande douleur, mais pas une douleur aiguë. C'était comme un choc sourd sur son âme.

Certes, elle n'était point assez naïve pour imaginer que son mari, jeune encore et solidement bâti, et riche, et séduisant, lui était toujours demeuré fidèle. Elle aurait juré qu'il avait eu des « passades » et, jamais, elle n'en avait bien souffert. N'est-ce pas la nature des hommes d'être inconstants ? N'est-ce pas leur rôle de mâle qui le veut, qui l'exige ?

Mais jamais elle n'avait pensé qu'il pût avoir au cœur un autre amour que le sien. Et c'était cet amour, c'était cette attache qui tenait Jean, qui l'éloignait du foyer… C'était parce que Jean aimait

Josette Garde que, si souvent, Germaine Ricard s'était assise toute seule à table.

Décidément, la vie n'était pas belle !

Maintenant, chacun dans sa chambre, ils pleuraient : lui sur sa joie près de s'écrouler ; elle sur une détresse qu'elle n'aurait jamais pu imaginer aussi profonde.

02

Ç'avait été Josette Garde comme c'eût été une autre. Et pourquoi cette jolie chanteuse s'était-elle donnée à lui ce soir-là alors que tant d'autres convives avaient tourné autour d'elle ? Parce qu'il était très riche et qu'elle le savait ? Mais pourquoi se le demander ?

L'Association des anciens élèves du Lycée Condorcet avait donné sa fête et son banquet annuels qui avaient été agrémentés de la présence de quatre ou cinq artistes en renom du music-hall, et un grand bal, clôturant la fête, ne s'était achevé qu'au matin.

Ce soir-là, précisément, Germaine, qu'une fièvre bénigne tenait à la chambre n'avait pu suivre son mari qui lui avait offert de rester auprès d'elle. Mais elle avait insisté pour qu'il assistât à cette fête où il devait retrouver chaque année avec un grand plaisir des camarades lointains. Si elle avait pu pressentir ! Mais même si elle avait pressenti aurait-elle pu empêcher les événements de se réaliser ? Jean Ricard, s'il n'avait pas rencontré Josette, en aurait rencontré une autre. Il y a des états psychologiques et physiologiques qui entraînent et contre lesquels rien ne prévaut.

N'y a-t-il pas aussi d'extraordinaires concours de circonstances qui semblent combinés, tissés par des doigts invisibles, mystérieux et tout-puissants ?

Il était deux heures du matin quand, traversant les jardins qui prolongeaient la salle où les convives dansaient. Jean Ricard rencontra Josette Garde toute seule. Il en fut surpris et enchanté.

— Quelle heureuse rencontre et combien imprévue ! s'écria-t-il.

Elle était, en effet, imprévue, et l'industriel pouvait affirmer sans mentir que seul le hasard l'avait mis en présence de la jeune et jolie chanteuse. Il se présenta :

— Jean Ricard, industriel.

— Oh ! s'écria-t-elle, je connais ! La Veloutine, Fleur de Mai !

— Comment ? Vous saviez que je fabriquais ces produits ?

— Mais c'est sur toutes vos boîtes et sur tous vos flacons et sur tous les pots de Veloutine, monsieur ! Et comme j'en fais usage… pour ne pas dire abus…

— Parbleu, dit Jean en lui baisant la main qu'elle venait de lui tendre, il n'est que les jolies femmes pour connaître ce qui entretient vraiment la beauté. Serait-il indiscret, mademoiselle, de vous demander l'adresse à laquelle je pourrais faire déposer un coffret…

— Ah ! Cela non, dit Josette Garde. J'ai eu l'air de vous demander…

— Pas du tout ! Et je serais navré si vous pouviez imaginer que ce n'est pas spontanément… Au surplus, vous allez me faire une sérieuse réclame, car je vous demanderai quelques lignes pour ma publicité.

— Tout de suite ? demanda la jolie chanteuse en riant.

Et elle montrait une magnifique rangée de dents blanches, lumineuses, enchâssées dans les lèvres dont le rouge avait peut-être été fabriqué chez Jean Ricard, mais qui étaient réellement gorgées de sang jeune et chaud.

— Oh ! pas ici, dit Jean Ricard. Ici, défense de traiter des affaires. Mais il est permis de souper.

— Pas nous deux seuls, alors ?

— Ah ! fit-il un peu interloqué. Pas nous deux seuls… Vous avez déjà été retenue ?

— Non ; seulement il ne faut pas prêter à la médisance. Et puis j'ai une petite camarade, Jane Chevreuse, que je ne voudrais pas laisser.

— Une petite camarade ! Mais ça va être tout à fait charmant !

— Oui, n'est-ce pas ? Deux petites femmes pour un seul homme. Mais attention !

— À quoi ?

— Eh bien… à vous-même. Jane Chevreuse est pleine d'innocence…

— Et vous ?

— Pleine de méfiance seulement.

Dix minutes plus tard, ils étaient attablés avec Jane Chevreuse et un jeune ingénieur qui avait, récemment, été présenté à Jean Ricard et qui semblait en tenir pour la petite camarade de Josette Garde.

Àcinq heures du matin, l'industriel reconduisait l'artiste chez elle et quand il la quitta, ce fut en emportant la promesse d'un prochain rendez-vous.

Ce qui devait arriver se réalisa, mais non point sans que Josette eût montré de la résistance. Calcul de sa part ? Peut-être pas. Pourtant sa longue défense exalta le désir de Jean Ricard et l'inclina elle-même vers une amitié qui devait, par la suite, donner à ses sentiments pour l'industriel, les flammes d'un véritable amour.

Que Josette Garde eût eu des amants, qu'importait ! Il suffisait à Jean qu'elle n'affichât pas une vie trop déréglée. Il acquit d'ailleurs bientôt la certitude qu'elle lui demeurait fidèle et qu'elle avait rompu avec le seul jeune homme à qui elle se fût donnée. Et dès lors il l'aima mieux et leur liaison fut de celles dont un homme n'a pas à rougir en dehors de sa famille dans un monde où la morale a perdu beaucoup de son sens.

Il y avait près de deux ans qu'ils s'étaient rencontrés quand, lors d'une visite de son amant, Josette lui confia qu'elle devait être enceinte. Elle s'était attendue à des récriminations. Il fut, au contraire, joyeux.

— J'aurai donc un fils ou une fille ! dit-il. Puis-je t'avouer que je le désirais ?

— Mais je vais devenir toute laide, fit Josette avec une légère moue et, de longtemps sans doute, je ne pourrai plus chanter.

Il rit :

— C'est moi qui irai chanter à ta place. Quant à ta laideur, nous la ferons disparaître avec la Veloutine et cela nous fera une réclame prodigieuse.

Ainsi, la venue de cet enfant qu'ils n'avaient pas désiré ne rompait pas leurs amours. Au contraire, elle allait les sceller davantage.

Ce fut une fillette qui naquit. Une frêle poupée sur qui Jean Ricard se pencha avec une âme toute pleine de tendresse. À ces heures-là, Germaine remarqua la joie un peu étrange de son mari. Il répondit que les affaires allaient bien et jamais elle ne soupçonna l'existence de Jacqueline.

Elle devait l'apprendre plus tard et combien douloureusement !

03

Jean était reparti depuis déjà bien longtemps, le lendemain, lorsque Germaine rouvrit les yeux.

Son tourment l'avait tenue éveillée fort avant dans la nuit et ce n'avait été qu'au petit matin que le sommeil était venu, pour un temps, apaiser sa souffrance en la jetant dans l'oubli.

Mais en reprenant possession de soi, Germaine Ricard retrouva sa lourde peine.

Celui qu'elle avait aimé de tout son être et qu'elle avait jugé supérieur à tous les autres, celui-là était donc semblable à tous les hommes ? Il valait moins que la plupart, même, puisqu'il avait engagé son cœur deux fois, qu'il menait une vie double alors que, généralement, les hommes se contentent de glaner çà et là ce qui n'est que plaisirs passagers. Depuis des années, il mentait. Ah ! que la vie était donc triste !

Et maintenant où devait-il être ?

Germaine pensa un instant à téléphoner à l'usine. Elle y renonça. À quoi cela pouvait-il servir ? N'avait-elle pas la certitude qu'il était au chevet de la malade, de sa malade ?

Ah ! si cette femme pouvait mourir !

Or, à peine eut-elle formulé ce souhait que Germaine éprouva du remords. Nul n'a le droit de souhaiter la mort de son prochain. Et que pouvait-elle espérer de la disparition de celle qui lui avait pris Jean ? Redeviendrait-il le mari qu'il avait été aux premiers jours de leur mariage ? Lui serait-il possible, à elle, de l'aimer encore ?

De toutes manières, leur foyer était brisé et Germaine qui si souvent, si profondément, avait regretté de n'avoir pas d'enfant, se prenait à remercier la Providence de n'avoir pas, autrefois, exaucé ses vœux.

⁂

Jean Ricard était, effectivement, auprès de Josette Garde dans la clinique où il l'avait fait transporter. Elle avait contracté une pleurésie purulente alors qu'étant à Royat où il l'avait rejointe pour quarante-huit heures, ils avaient fait l'ascension du Puy de Dôme. Ils allaient atteindre le sommet lorsqu'un orage avait éclaté et, tout mouillés de transpiration, ils avaient dû subir une pluie violente dont ne parvenait pas à les abriter le rocher sous lequel ils avaient fini par se réfugier.

C'était Josette qui avait voulu faire à pied l'escalade. Maintenant, il se repentait amèrement d'avoir cédé à son caprice. Mais il était trop tard et tout regret était superflu.

Il y avait une demi-heure que Jean était là quand l'infirmière attachée spécialement à Josette vint annoncer le médecin. Dès son entrée, il regarda Jean de telle manière que celui-ci comprit que tout espoir s'anéantissait. L'opération qu'il avait fallu faire pour pratiquer le drainage et qui avait cependant été réalisée dans d'assez bonnes conditions ne semblait pas devoir sauver la malade.

Le médecin, qui venait de consulter la fiche où l'infirmière notait ses observations, se pencha sur Josette profondément abattue. Quand il se releva, son visage exprimait du mécontentement.

Il entraîna Jean Ricard et, sur le seuil, il lui fit part de ses craintes.

— Ça ne va pas du tout, dit-il, et si vous avez des dispositions à prendre…

Il remarqua combien Jean était blême et il lui tendit la main.

— Du courage, cher monsieur, dit-il. J'aurai fait tout ce qui était en mon pouvoir. Avez-vous à prévenir quelqu'un ?

— Personne, répondit Jean. Je serai seul à souffrir. Notre enfant est trop jeune pour comprendre.

Il rentra dans la chambre et s'assit au chevet de Josette. Mais celle-ci ne le reconnaissait point et elle demeurait les yeux obstinément fixés sur quelque chose d'imaginaire, sur une vision de néant, peut-être…

Il dit son nom, doucement :

— Josette…

Elle n'eut aucun tressaillement. Et comme l'infirmière revenait après avoir reconduit le médecin, il alla vers elle et lui demanda à

mi-voix :

— Combien de temps encore ?

— On ne sait pas, répondit-elle. Ça peut durer tout un jour ou ça peut finir dans une heure.

Il sécha les larmes qui roulaient dans ses yeux et il se rassit près du lit. Son lourd chagrin ne l'empêchait pas de penser à Germaine. Quel mal il avait dû lui faire ! Et maintenant il allait les perdre toutes les deux. Il allait souffrir de deux déchirements aussi douloureux l'un que l'autre. À quoi lui servait d'être si riche puisqu'il était malheureux ?

Il revécut par la pensée ses heures d'amour et de bonheur. L'une et l'autre femme lui avaient donné des joies égales. Tout était fini à présent. Seule Jacqueline lui resterait. Mais saurait-il en obtenir de la tendresse ? L'enfant, qui avait cinq ans, ne l'avait vu que de loin en loin. Ne s'était-elle pas trop attachée aux braves gens à qui on l'avait confiée ?

Un râle léger appela son attention. Il jeta un regard éperdu à l'infirmière qui baissa lourdement les paupières. La mort qui commençait ?

Cela dura pendant trois heures, Par moments, le râle s'arrêtait ; mais il reprenait tout aussitôt, plus rauque, plus saccadé. Quelle tristesse de voir mourir qui l'on aime ! Jean avait pris la main de la mourante : c'était une main moite et froide, cette petite main aux doigts si fins et si espiègles qui avaient eu des gestes si doux.

— Un prêtre ? vint demander l'infirmière à l'oreille de Jean Ricard.

Il ne comprit pas tout de suite et elle dut répéter. Alors, il secoua la tête. Non ! Un prêtre n'accorderait pas le dernier sacrement. Josette et lui avaient péché, et leur faute ne pouvait pas être absoute.

Soudain, le râle cessa.

Josette était morte.

Alors Jean Ricard donna libre cours à ses larmes qui exhalaient sa douleur. Il fallut que l'infirmière le suppliât de se retirer pour qu'on pût procéder à la toilette funèbre de la morte.

Il se réfugia dans l'antichambre et il assista aux allées et venues du personnel de la clinique. Toute la nuit, il veilla le petit corps roide que la mort avait affaissé. Le cher visage sur lequel tant de fois s'étaient posées les lèvres de l'amant gardait des traits calmes. Était-il possible qu'il ne se ranimât point ?

Comme il fallait payer cher des heures de bonheur !

Au matin, alors que Jean Ricard s'était assoupi dans un fauteuil, on l'éveilla pour lui demander les dispositions qu'il avait prises. Il rassembla le pauvre courage qui lui restait et il dit :

— Je vais moi-même faire les démarches utiles.

Et il s'en alla après avoir baisé les doigts de sa maîtresse morte.

⁂

Il n'était rentré chez lui que pour s'habiller et il n'avait pas rencontré Germaine. Mais il lui avait laissé un mot pour l'informer de l'événement qui le frappait et la prévenir d'une absence de quelques jours.

Josette à la tombe, il était parti auprès de Jacqueline. Il l'avait trouvée insoucieuse, mais un peu pâle. Recevait-elle tous les soins que réclamait son enfance ? Un problème qui se posait. Mais comment le résoudre ? Certes, il avait tout l'argent nécessaire à lui assurer une jeune existence heureuse, Mais son devoir n'était-il pas de la prendre avec lui, de surveiller son épanouissement et de veiller à son éducation ? Rien ne pressait, sans doute. Et, d'abord, il fallait connaître les intentions de Germaine.

Il s'attarda trois jours auprès de son enfant qui marquait, lui semblait-il, quelque hésitation à l'adopter dans son petit cœur. Il lui fallut partir. Ses affaires le rappelaient et, aussi, la nécessité de savoir ce qu'avait résolu sa femme.

Au soir du troisième jour, il pressa l'orpheline sur sa poitrine paternelle et, l'ayant tendrement embrassée, il regagna Versailles et rentra chez lui.

Il y apprit que Germaine s'était alitée et que le médecin redoutait une fièvre cérébrale.

04

Ce fut la femme de chambre qui vint lui apporter la réponse de Germaine :

— Madame m'a priée de dire à Monsieur qu'elle ne peut pas encore recevoir Monsieur.

— C'est bien, dit-il.

Et il alla dans sa chambre, désole, l'âme chargée de tout le poids d'une horrible souffrance et le cerveau endolori. Il attendait que Germaine le fît appeler, quand elle serait mieux — si elle devait guérir.

Àprésent, il se sentait davantage attiré vers elle. Avait-il cessé de l'aimer ? Non, certes ; mais son affection s'était transformée. Elle avait quelque chose de fraternel et il pressentait qu'il aurait un immense chagrin si Germaine décidait la rupture.

Pendant huit jours, il fut tenu à l'écart. Il obtenait, cependant, des nouvelles de la malade et il avait su qu'elle était hors de danger. Mais elle était dans une extrême faiblesse et il convenait de redouter de graves conséquences d'une entrevue qui ne devait pas les ménager.

Au neuvième jour, elle le manda. Il entra chez elle tête basse et, demeurant debout malgré le geste qui l'invitait à s'asseoir :

— Je suis heureux, dit-il, de constater que votre santé, Germaine, s'est rétablie après la lourde secousse qu'elle a dû subir.

— Il me semble inutile, dit-elle, de trop marquer que cette secousse m'a été infligée par des événements à quoi je ne m'attendais guère et que rien, dans ma conduite à votre égard, ne me semble avoir provoqués.

— Je sais, avoua Jean, combien je suis coupable. Mais si j'accepte toute la responsabilité du drame que nous vivons, je veux m'efforcer de réparer le mal que j'ai fait dans la mesure où il me sera possible de l'adoucir. Sachez avant toute chose que je n'ai point cessé de vous aimer, Germaine, et que l'entraînement de mes sens n'a rien aboli de l'affection que je vous ai toujours portée, de mon attachement à notre passé. Je ne plaiderai aucune circons-

tance atténuante. Votre amour, votre droiture, votre fidélité vous auraient dû préserver d'un outrage que l'oubli de mon devoir…

— Votre devoir ! Est-ce que je songeai au devoir, moi ! Est-ce que c'est accomplir un devoir que de demeurer fidèle ?

— Je vous en prie, dit Jean, ne vous faites pas davantage de mal.

— Oh ! maintenant…

— Maintenant, j'ose espérer que vous parviendrez à triompher de l'épreuve si cruelle que je vous ai infligée…

— Physiquement, peut-être. Moralement, jamais.

— Si, Germaine. Car vous trouverez dans votre cœur l'indulgence qui me permettra de vivre encore à vos côtés pour m'attacher à rééditer sinon du bonheur, du moins une paix qui nous sera à l'un et à l'autre salutaire.

— Il y aura toujours entre vous et moi une femme…

— Une morte…

— Une morte dont vous garderez le souvenir et qui nous séparera.

— Elle ne nous a jamais séparés, croyez-le.

— Oh ! pas cela, Jean !

— Je vous l'affirme. Je ne me suis pas plus détaché de vous que vous ne vous êtes détachée de vos parents quand je vous ai épousée.

— Comme si… Mais non ! Nous ne parlons plus le même langage et nous allons nous séparer… Jean.

— Seul moyen de ranimer le foyer, n'est-ce pas ?

— Le foyer… Mais ce n'est pas moi qui l'ai fait ce qu'il est devenu ! Ce n'est pas moi qui suis allé en créer un autre.

— Je sais, Germaine. Je sais tout ce que vous avez le droit de me reprocher. Mais à quoi avanceront vos reproches ? Si vous croyez ne plus pouvoir me donner votre affection, si j'ai tué votre amour, du moins demeurons ensemble… pour le monde.

— Le monde ! Ce n'est pas lui qui vous a empêché d'oublier vos devoirs et de devenir l'amant d'une…

— Pas une seule injure, Germaine ! Vivante, cette femme n'en aurait pas mérité. Morte, nul n'aura le droit de l'outrager.

Germaine eut cette remarque amère :

— Comme vous l'aimez, encore !

— Je l'aime, répondit Jean, comme je vous aimerais, vous, si le destin vous avait arrachée à mon affection. Mais brisons cet entretien qui nous déchire. Encore une fois, Germaine, je vous répète que je me tiens à votre disposition mais que mon grand désir est que nous demeurions ensemble pour nous efforcer de réédifier notre vieux foyer. Pour ma part, je puis vous jurer que ce me sera chose bien facile.

Il salua sa femme et s'en alla, un peu voûté.

⁂

Eh bien ! non ; elle n'eut pas la force, elle n'eut pas la volonté de quitter le foyer, Germaine. Tous ses souvenirs l'y retenaient. Et combien d'heures de bonheur, aussi ! Et combien de souffrances ! Mais on ne s'arrache pas facilement au toit qui a abrité vos joies et vos tourments. Et n'y avait-il pas encore dans l'âme de Germaine plus d'amour qu'elle ne pouvait l'avouer ?

Et peut-être un sentiment profond la guida. Si elle quittait Jean n'allait-il pas retomber dans les mains d'une autre femme ? Que serait celle-ci ? L'autre ne l'avait pas trop changé et certainement il n'avait pas eu affaire à une intrigante, à une aventurière.

Et c'est ainsi que Jean assista dans le ravissement de son âme à l'évolution des sentiments de Germaine et qu'il acquit l'assurance qu'elle lui resterait.

Leur rapprochement fut lent. Il le sollicitait par mille attentions et Germaine eût pu croire qu'elle était revenue aux premiers jours de leur mariage. Souvent, le soir, il restait auprès d'elle sous le moindre prétexte et elle sentait bien qu'il n'avait pas d'autre raison que de lui faire plaisir. Et seule, peut-être, une pudeur la retenait de redevenir complètement sa femme. Elle rudoyait son désir, mais elle se laissait entraîner volontiers.

— Qui sait, se demandait-elle parfois, si j'ai été la femme qu'il voulait ? Qui sait si je lui ai donné toutes les satisfactions qu'il était en droit d'attendre de mon âme et de ma chair ?

Et elle en arrivait ainsi à se découvrir des responsabilités et à s'accuser.

Quant à Jean il avait renoncé à recueillir Jacqueline. Puisqu'il avait retrouvé l'amour de Germaine pourquoi créer de nouvelles complications ?

⁂

Or il arriva que Jacqueline fut gravement malade et que Jean dut prétexter un arrangement lointain et très important pour pouvoir s'installer au chevet de son enfant.

Encore une fois il connut les angoisses qu'il avait éprouvées quand Josette était morte et ce furent dans ces jours que se révéla surtout son élan de paternité. Il éprouva tout ce que signifient les noms d'enfant et de papa et les jours où le médecin témoigna de l'inquiétude il souffrit comme jamais, peut-être, il n'avait souffert.

La maladie, cependant, évolua favorablement et quinze jours après celui où elle s'était alitée la petite Jacqueline entrait en convalescence. Mais le médecin signala au père le danger qu'elle courait :

— Une rechute et ce pourrait être la tuberculose. Une poitrine délicate. Attention, monsieur. En tout cas il ne faut plus la laisser ici. Ces braves gens ne sont pas habiles à soigner des enfants frêles. Il faudrait trouver autre chose. Mais le plus sûr serait le toit paternel. Rien ne remplace les soins des parents quand les parents peuvent donner des soins éclairés… Voilà ce que j'avais à vous dire, monsieur.

— Je vous remercie, docteur, répondit Jean Ricard, et je vais prendre toutes mesures pour assurer à ma fille les attentions que son état de santé sollicite.

Il n'avait pas confié au médecin la difficile situation où il se trouvait, ni que Jacqueline n'était que sa fille naturelle. Mais, sans doute, le médecin avait compris : il se garda de la moindre indiscrétion et prit définitivement congé en recommandant une dernière fois à Jean de surveiller très étroitement sa fille.

Et le problème douloureux se posait une fois de plus à l'esprit du père, avec plus d'acuité, encore, que naguère. La vie de son enfant pouvait dépendre de sa décision et de celle de Germaine. Si Germaine poussait sa magnanimité jusqu'à accueillir chez elle la fille de sa rivale morte tout serait résolu. Mais si elle refusait ? Si elle donnait à choisir entre elle et l'enfant ? Parbleu ! Il n'y avait qu'un devoir : se dévouer à Jacqueline, Mais combien il serait cruel !

⁂

Ce fut un soir après dîner que la scène eut lieu :

— Germaine, commença Jean, j'ai un pénible aveu à te faire.

Elle le regarda étonnée qu'il eût encore quelque chose de secret à lui confier et, vraisemblablement, à en juger par sa voix, quelque chose de difficile à dire.

— J'écoute, dit-elle en baissant le front.

— Un enfant… J'ai eu un enfant de la femme que j'ai aimée. Une petite fille…

Germaine avait porté une fois encore ses yeux sur lui et elle ne les détachait point de son visage comme si quelque chose les y eût rivés. En même temps son front se creusait d'un sillon de souffrance et son teint pâlissait étrangement. Jean crut qu'elle allait s'écrouler roide et il s'avança vers elle. Mais elle étendit les bras comme pour le repousser et d'une voix glacée elle dit :

— Et ?…

— Et mon enfant qui vient d'être très malade — c'est à son chevet que j'étais — mon enfant a besoin du foyer… maternel.

Germaine laissa passer un long temps de silence.

— Ce n'est pas moi qui peux le lui donner, dit-elle enfin.

— Si tu la connaissais, peut-être…

Il n'acheva pas sa phrase. Germaine s'était levée et, le bras tendu et l'index pointé :

— Tu voudrais m'obliger à recueillir, à soigner l'enfant que tu as eu de ta maîtresse ? Mais où donc es-tu tombé ?

— Je me suis haussé, riposta-t-il, vers des sommets où le destin n'a pas voulu que nous atteignions, nous deux ensemble. Je me suis haussé vers la paternité et c'est en père que je te sollicite.

— C'est en père que tu ordonneras si je refuse…

— Et si cela était ? fit-il.

— Si cela était tu ordonnerais vainement. Est-ce d'un père que cette enfant a besoin ? Est-ce d'une mère ? Si c'est d'une mère, surtout, qu'elle ne compte pas sur moi. Si c'est d'un père pourquoi me l'imposer ?

— Et si je t'assurais qu'en la rejetant de notre toit tu peux la condamner à mort ?

— Ce n'est pas moi qui l'ai fait naître.

— Germaine !

— Elle ou moi.

Alors Jean Ricard se jeta sur le divan et Germaine l'entendit sangloter comme un enfant qui a beaucoup, beaucoup de peine…

05

Ce fut Germaine qui sollicita un nouvel entretien. C'était l'après-midi du lendemain, Ses yeux étaient rouges encore des larmes que, pendant la nuit, elle avait versées.

— As-tu réfléchi ? demanda Jean.

— Oui, dit-elle. J'ai pensé longtemps, très longtemps à ce que vous m'avez demandé…

Àce « vous » il devina qu'elle avait pris la solution extrême.

— Et alors ? interrogea-t-il impatiemment.

— Alors je me suis dit que puisque votre enfant avait besoin d'un foyer…

— Ah ! s'écria Jean dans un élan qui le portait, les mains jointes, vers elle.

Mais elle l'arrêta d'un geste bref.

— Puisque votre enfant avait besoin d'un foyer pour se développer j'ai pensé qu'il était de mon devoir de vous rendre libre.

— Oh !

— Je vous prie. Je détiens ici une place qui peut parfaitement être prise par une autre femme. Vous en trouverez facilement qui se sentiront une âme maternelle. Au surplus vos richesses vous y aideront.

— Ne persiflez pas, supplia-t-il.

— Je parle très sérieusement. Une femme, qui n'aura rien à vous reprocher et qui trouvera auprès de vous un asile doré peut très bien devenir une maman véritable. Et moi-même, voyez-vous, j'aurais éprouvé de grandes joies à recueillir l'enfant d'une autre femme, quand j'ai eu la certitude qu'il m'était impossible d'en avoir…

— Vous voyez bien !

— Oui ! Mais d'une autre femme qui n'aurait pas été la maîtresse de mon mari, comprenez-vous ?

— À peine, je vous assure.

— C'est alors que nous sommes bien différents !

— Supposez, Germaine, que j'aie été veuf et que vous m'ayez épousé alors que j'avais une fille de ma première femme…

— Ce n'est pas la même chose.

— Voulez-vous m'expliquer ?…

— Ah ! le sais-je ! Car il y a des choses que l'on ressent et qui sont inexprimables. Et puis qu'importe puisque j'ai pris ma décision. Dès demain j'irai trouver un avoué pour lui confier les soins de notre divorce.

— Cruelle ! s'écria Jean.

— Pas du tout, allez ! Il y a en moi des sentiments dont vous n'auriez pas à vous plaindre. Mais il y a surtout celui de mon devoir. Votre fille a besoin d'une mère. Je ne puis pas la devenir. Je cède la place pour vous permettre de lui en donner une.

Il la vit si résolue qu'il ne tenta pas de la fléchir.

— J'espère, dit-il, que vous réfléchirez.

— En tout cas, veuillez prendre dès maintenant toutes vos précautions.

Il se retira et, demeurée seule, elle eut une nouvelle crise de larmes. Avait-elle espéré qu'il renoncerait à amener sa fille et à la lui imposer ? Elle n'analysait rien : elle souffrait. Aussi bien pourquoi s'attarder plus longtemps à ce foyer où elle ne serait plus, jamais, qu'une étrangère ? Elle était bien dans la vérité quand elle avait résolu son sacrifice ! Elle savait qu'elle ne manquerait de rien et que Jean fixerait lui-même la pension alimentaire qui devait lui permettre, à elle, de subsister honorablement. Elle n'aurait aucune honte à accepter cet argent. Elle n'en voulait pas à celui qui, pour quelque temps encore était son mari. Il avait commis une faute, l'éternelle faute que commettent les hommes, et les circonstances avaient compliqué terriblement la situation. Pouvait-il faire autrement, lui ? N'était-il pas dans l'accomplissement de son devoir de père ?

Ils se quitteraient sans bruit et, sans doute, emporteraient-ils l'un de l'autre une estime vivace, un souvenir pas trop amer.

Ce fut dans cette situation d'âme et d'esprit qu'elle se rendit chez un avoué. Calmement, presque froidement, elle lui fit part de son désir après lui avoir exposé les circonstances qui l'amenaient auprès de lui.

— Je vous demande, maître, dit-elle, d'activer le plus qu'il vous sera possible la procédure. Je ne doute pas que vous n'arriviez rapidement à tomber d'accord avec votre adversaire. Faites pour le mieux : je ne vous demande que d'aller vite dans l'intérêt d'une enfant.

⁂

En rentrant, elle monta tout de suite à sa chambre pour se déshabiller. Jean était chez lui. Elle avait, de la cour, aperçu sa silhouette derrière les vitres de son cabinet de travail.

Tout d'abord elle se jeta dans un fauteuil profond pour se reposer de la course assez longue qu'elle venait de faire et pour envisager l'avenir maintenant que la séparation allait se consommer.

Or voici qu'en levant les yeux elle vit, sur la cheminée entre deux bouquets de violettes, un portrait qu'une main étrangère avait certainement apporté la pendant son absence. Elle se leva, s'approcha de la cheminée et…

Et ses yeux s'emplirent de larmes.

Sous ses regards, une enfant souriait, Une petite fille brune, à la chevelure toute frisée, et qui ressemblait étonnamment à Jean. L'enfant de l'adultère !

Ah ! qu'elle était jolie et gracieuse ! Et dire que si Dieu avait voulu elle aurait eu une enfant pareille à celle-ci ou un fils qui lui ressemblerait, à elle ! Tout de même, tout de même, comme c'était émouvant, un enfant ! Comme cela remuait l'âme de constater qu'un enfant était le vivant portrait de l'homme qu'on avait presque adoré !

Toutes les neiges qui s'étaient amoncelées dans la poitrine de Germaine Ricard fondaient à présent au soleil de ce sourire enfantin. Et c'étaient ces neiges qui ruisselaient sur le visage de la malheureuse femme. Mais au fur et à mesure qu'elles se libéraient elle ressentait un mieux-être qui l'allégeait. Une sérénité mettait du bleu en elle.

— Et pourquoi, se demanda-t-elle, pourquoi ne serais-je pas la maman, moi ? Ai-je vraiment le droit de céder la place à une autre ?

Longtemps, longtemps elle demeura là, les yeux fixés sur cette image qu'elle avait prise entre ses mains et qui, toujours, lui souriait.

Et Jean Ricard, qui était allé lui-même disposer le portrait, attendait avec anxiété les réactions de sa femme. Il la vit, enfin, entrer dans son cabinet de travail.

— Vous désirez ? demanda-t-il.

— Je voudrais, dit-elle, que vous téléphoniez tout de suite à M Grimaud, l'avoué, ou, du moins, que vous le demandiez à l'appareil pour une communication que j'ai à lui faire. Et puis, quand vous aurez un moment, écrivez à ceux qui gardent votre enfant pour leur annoncer…

Il ne lui laissa pas le temps d'achever. Il était à ses pieds et il lui couvrait les mains d'ardentes caresses.

Le bonheur revenait peut-être enfin au foyer.

06

Il y avait maintenant quatre ans que Jacqueline était là et Germaine n'avait pas retrouvé sa paix. Sans doute, aux premiers temps, l'enfant l'avait adoptée avec tant de grâce qu'elle avait pu se leurrer et croire qu'elle était vraiment la maman.

Mais par la suite il lui avait semblé que la « gosse », comme disait Jean, ne lui témoignait pas la même affection qu'à son père.

N'était-ce pas que celui-ci avait commis une grossière erreur en faisant appeler Germaine « madame », alors que Jacqueline avait depuis toujours accoutumé de dire « papa » ou « tit père » quand elle parlait de lui ? Erreur, sans doute, et que Germaine, par scrupule, n'avait pas cru devoir corriger. Mais Jean Ricard qui avait cependant longtemps réfléchi s'était arrêté à cette appellation pour permettre justement à sa femme de la redresser.

Ainsi y avait-il eu un profond malentendu qui, en se perpétuant, prenait une acuité de plus en plus grande. En fait Jacqueline sentait une différence dans la tendresse de ceux qui s'étaient substitués à ses premiers nourriciers et elle se portait plus tendrement vers son père.

Tout le sacrifice consenti par Germaine allait-il donc être vain ? Elle recommençait à souffrir et une jalousie la poignardait. Jean, qui remarqua ses contractions l'interrogea. Elle n'avoua point ce qui la rongeait. Et pouvait-elle, vraiment, solliciter ce nom de « mère » qu'elle avait tellement mérité mais qu'on ne lui donnait pas ? Est-ce que cela se mendiait ?

Encore et toujours l'atroce malentendu !

— Bah ! se dit Jean, cela passera !

Son bonheur le rendait maintenant un peu égoïste et il ne prêtait pas suffisamment d'attention à l'état moral de Germaine. Il ne voyait pas assez comme elle souffrait aux moments où, prenant sa fille sur ses genoux, il jouait avec elle sous les yeux de sa femme.

Un travail de destruction se faisait dans l'âme de la malheureuse épouse. Les bas instincts de l'humanité qui, jamais ne s'y étaient révélés, surgissaient maintenant, dangereux.

— Parbleu ! se disait-elle, c'est à l'autre qu'il pense sans cesse. C'est l'autre qu'il voit dans cette enfant. Toi, tu n'es plus qu'une étrangère ici. Il t'a gardée pour les soins que tu pouvais donner. Il t'a préférée à une mercenaire. Mais tu ne comptes plus pour lui.

Et plus elle se recroquevillait, moins Jacqueline se montrait empressée auprès d'elle.

Un soir que Jean voulut la prendre dans ses bras, elle eut un recul de bête apeurée.

— Non ! Non ! s'écria-t-elle.

Il demanda :

— Mais qu'as-tu donc, Germaine ?

Elle éclata d'un rire nerveux :

— Ah ! Ah ! Ce que j'ai ! Tu ne sais pas ce que j'ai ! Veux-tu t'en rendre compte ? Ah ! Ah ! Si je me donnais à un amant ce soir ou demain et que dans un an ou dans deux ans je t'apporte un bâtard, est-ce que tu saurais ce que je peux avoir maintenant, moi ?

— Tu avais adopté Jacqueline.

— Ce n'est pas vrai ! C'est toi qui me l'as imposée. Tu as joué avec mon âme et tu l'as déchirée. Et tu la déchires chaque jour un peu plus !

— Ma pauvre amie ! dit-il. Pourquoi ne regardes-tu pas, pourquoi ne vois-tu pas ce qu'il y a réellement en moi-même ? N'as-tu

pas remarqué comme je t'aime mieux depuis le geste magnifique que tu as fait ? Ne me vois-tu pas toujours prêt à quêter tes désirs ?

— Je vois, répondit-elle amèrement, que ta fille te captive tout entier et que par delà elle c'est à sa mère que tu penses.

— Cruelle et stupide ! Sa mère, je t'assure qu'elle n'est plus pour moi que le souvenir d'une sœur, une sœur qui m'aurait légué son enfant en mourant.

— Ce n'est pas vrai !

— Et cependant je te le jure encore. Allons, Germaine ! Avons-nous donc encore l'âge de nourrir les jalousies de la chair ?

— Pourquoi voulais-tu m'étreindre, tout à l'heure ?

— Peut-être pour te presser sur mon cœur — j'allais dire simplement tant il est vrai qu'on donne trop d'importance aux caresses charnelles — pour te presser sur mon cœur et te répéter que tu es ma grande, ma chère compagne et que c'est toi, oui, toi qui m'as donné la plus grande somme de bonheur.

Encore que ses mots eussent porté le frémissement de son âme, il sentait Germaine hostile et il finit par s'irriter :

— Ah ! tiens, s'écria-t-il, tu n'es pas celle que je croyais et c'est peut-être, après tout, par ta faute, que je me suis autrefois détourné de toi ! Tu manques à la fois de cœur et d'intelligence…

Elle lui jeta sa main sur la bouche :

— Tais-toi, ordonna-t-elle. Tais-toi ! Tu en as dit assez pour que nous n'ayons plus à espérer aucun rapprochement.

Alors il quitta le lit de sa femme et il regagna sa chambre. Il sentait en lui bouillonner une violente hostilité.

07

Il y avait quarante-huit heures que la scène violente s'était déroulée et Germaine n'avait pas reparu dans la salle à manger ni dans le salon. Elle demeurait enfermée dans son appartement personnel où sa femme de chambre lui montait à manger.

Par deux fois l'enfant, qui était grande maintenant, était allée frapper à sa porte. Germaine avait feint de ne pas entendre et n'avait pas répondu.

Jean se décida à l'aller trouver :

— Germaine, dit-il, je suis désolé d'avoir à m'entretenir encore une fois avec toi de choses qui me sont très douloureuses, mais je crois que, dans notre intérêt commun, il convient de prendre une définitive décision. Jacqueline ne peut pas vivre dans une atmosphère empoisonnée par nos querelles. L'autre soir je me suis laissé emporter par le ressentiment, je le regrette et je t'en demande pardon. Mais de telles scènes peuvent se renouveler et quelque empire que j'aie généralement sur moi-même je ne suis pas sûr de pouvoir me contenir. Dans ces conditions, je te prie de me renseigner sur ce que tu comptes faire.

— Vous laisser libres, dit Germaine froidement. Ne plus vous importuner de ma présence.

— Pauvre femme ! Si tu pouvais te dire, si tu pouvais pressentir comme notre séparation me fera souffrir !

— Tu te consoleras comme tu t'es déjà consolé, va ! Et puis, n'auras-tu pas toujours ta fille ?

Jean Ricard hocha la tête pour marquer comme il était las de si douloureuses discussions, et puis il dit :

— Écoute, Germaine. Si tu crois vraiment que la vie en commun est devenue impossible, si tu ne veux pas te persuader que nous t'aimons, quittons-nous ! Mais, du moins, que notre séparation ne soit pas irréparable. Le divorce ? C'est beaucoup trop radical et c'est bien long à obtenir, vois-tu. Alors…

— Alors, je vous aurai quittés demain, affirma Germaine.

— Où iras-tu ?

— Que t'importe ?

— J'aurais aimé que tu t'installes dans notre maison du Vésinet avec ta femme de chambre et une cuisinière que je te donnerai.

Elle eut un geste tranchant :

— Je… je verrai, dit-elle. Laissez-moi jusqu'à demain. Demain…

— Tu me diras sans faute ta décision ?

— Oui.

Il s'approcha d'elle pour lui tendre la main, mais elle se détourna et il sortit lourd de peine.

⁂

Il était trois heures de l'après-midi et Jacqueline jouait dans le petit parc qui s'étendait derrière la splendide demeure. Jean était à ses usines et l'enfant était seule. La bonne, toutefois, avait reçu

l'ordre de veiller sur elle de temps en temps, tout en vaquant à ses occupations.

Jacqueline, qui s'amusait à suivre du regard le vol d'un insecte, vit Germaine traverser en hâte le parc et se diriger par un petit sentier vers la ligne de chemin de fer qui n'était guère éloignée que de trois cents mètres.

Quel mobile la poussa à courir derrière elle ? Quel obscur pressentiment s'imposa à elle ? Devinait-elle la tragique résolution de la malheureuse ?

Germaine courait, maintenant, et gagnait du terrain sur Jacqueline qu'elle n'avait pas vue. Là-bas, au loin, une traînée blanche révélait qu'un train roulait sur la voie ferrée. Cinquante mètres encore et Germaine n'aurait plus qu'à s'allonger sur la voie. Ce serait fini. Elle ne souffrirait plus.

Vingt mètres encore. Le train s'apercevait à moins de mille mètres. Il fallait se hâter pour arriver avant lui.

Et toujours, derrière Germaine, la fille de Josette trottait de toute la vitesse de ses petites jambes.

Soudain elle s'arrêta et, dans le dernier souffle de son haleine, elle poussa un cri :

— Maman !

Maman ! Germaine se retourna et elle vit l'enfant qui venait de jeter le nom divin à travers l'espace. Maman ! C'était donc à elle que ce mot s'adressait ?

Le train, avec un grand bruit, passa à quelques pas d'elle. Sans le mot si doux, sans le mot que, depuis si longtemps elle attendait,

elle serait morte, à présent.

Elle revint vers Jacqueline qui, un instant reposée, courut à sa rencontre. Quatre bras s'ouvrirent. Le mot divin chanta :

— Maman !

Alors il y eut une étreinte éperdue et des larmes rédemptrices.

Et quand, le soir, Jean Ricard rentra, il vit sa fille sur les genoux de sa femme et, à son tour, il pleura tout le bonheur infini qu'il éprouvait.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Enfant_de_l%E2%80%99autre. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : li-regratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.